

OCTOBER 2025

RESEARCH PAPER

LES « GÉNÉRATIONS Z ET ALPHA » FACE À LA RUSE PSYCHOPOLITIQUE : VERS UNE FRACTURE INTERGÉNÉRATIONNELLE ?

EL MOSTAFA REZRAZI

Cet article interroge la montée d'une fracture intergénérationnelle à l'ère numérique, en articulant les apports de la sociologie des générations, de la psychanalyse et de la psychopolitique. Après une revue critique des taxonomies (Baby-boom, X, Y, Z, Alpha), des notions de digital natives/migrants et de leurs limites analytiques, l'étude propose un cadre théorique intégré où trois mécanismes psychiques — projection, régression et parricide symbolique — éclairent la manière dont les générations Z et Alpha reconfigurent leur rapport au passé et aux institutions. La notion de ruse psychopolitique désigne ici la transformation des frustrations réelles (emploi, climat, inégalités) en récits binaires et mobilisateurs, amplifiés par les plateformes numériques, qui donnent l'illusion d'une émancipation tout en reconduisant des formes renouvelées de dépendance symbolique et de gouvernance affective.

Empiriquement, un focus sur la « Génération Z212 » au Maroc met en évidence un poids démographique significatif mais exposé à des vulnérabilités structurelles (chômage, sous-emploi, NEET), lesquelles alimentent les dynamiques de rupture et l'hybridation des mobilisations (en ligne/hors-ligne). L'analyse décline les conséquences psychologiques (éco-anxiété, instabilité identitaire), sociales (érosion des transmissions, atomisation des appartenances) et politiques (prise en charge populiste des affects, économie de l'attention).

L'article conclut par des pistes prescriptives pour un pacte intergénérationnel rénové : dispositifs de médiation symbolique et mémorielle, renforcement des politiques d'inclusion (éducation/emploi/santé), et usages civiques du numérique orientés vers la co-construction de récits communs. Plutôt que d'opposer passé et avenir, il s'agit de convertir l'énergie de la rupture en projet cumulatif, fondé sur la reconnaissance mutuelle, la continuité critique et la résilience collective.

EL MOSTAFA REZRAZI

INTRODUCTION

Les sociétés contemporaines se trouvent aujourd'hui confrontées à une tension symbolique croissante entre générations. Cette tension ne se réduit pas à une simple différence d'âge ou de style de vie ; elle s'exprime à travers un récit accusateur, porté en grande partie par les générations Z et Alpha, qui reprochent aux générations précédentes – parents et grands-parents – d'avoir échoué sur les plans économique, social et environnemental. Ce discours prend des formes multiples : critique de la responsabilité climatique des « boomers », dénonciation d'un héritage économique jugé insoutenable, remise en cause des modes de gouvernance tolérant des pratiques fondées sur le clientélisme et la rente, ou encore rejet de normes culturelles perçues comme oppressives. Plus qu'une révolte passagère, il s'agit d'un phénomène structuré, qui appelle une analyse approfondie (Twenge, 2017).

Si certains éléments de cette rupture générationnelle sont nourris par des expériences bien réelles – raréfaction des opportunités d'emploi, crise écologique, inégalités sociales croissantes – sa dimension profonde excède le simple registre sociologique. On peut l'analyser comme une « ruse psycho-politique » : un mécanisme inconscient et collectif qui, sous couvert d'émancipation, reconfigure l'imaginaire social, affaiblit la solidarité intergénérationnelle et prépare le terrain à de nouvelles formes de domination symbolique. Comprendre ce processus suppose de croiser les apports de la psychanalyse (projection, régression, parricide symbolique) et de la pensée psycho-sociale, en particulier les théories qui décrivent les figures de « l'homme dominé », de « l'homme gaspillé » et de « l'homme perdu » (Hijazi, 1980).

Ce travail propose d'explorer la manière dont la rupture intergénérationnelle, loin d'être une simple rébellion de la jeunesse, constitue un processus de recomposition psycho-politique. Il mobilise un double cadre théorique : d'une part, l'histoire des catégorisations générationnelles issues de la sociologie et du marketing ; d'autre part, les approches critiques qui éclairent la manipulation culturelle et politique de ces tensions. L'objectif est de montrer que la rupture n'est pas seulement un conflit de valeurs, mais un dispositif de transformation de l'imaginaire collectif, aux conséquences psychologiques, sociales et politiques majeures. (Inglehart, 1997 ; Mannheim, 1928/1952).

II. REVUE DE LA LITTÉRATURE

1. Les origines de la pensée générationnelle

La réflexion sur les générations n'est pas nouvelle. Dès les années 1920, le sociologue Karl Mannheim théorise l'appartenance générationnelle comme un phénomène social reposant sur des expériences historiques partagées. Pour Mannheim, une génération n'est pas simplement un groupe d'individus nés à la même époque, mais une communauté d'expérience façonnée par les événements collectifs marquants, capables de définir une vision commune du monde. Cette conception a ouvert la voie à une approche dynamique des générations, où les contextes socio-historiques jouent un rôle structurant (Mannheim, 1928/1952).

Dans le contexte du XXe siècle, plusieurs générations se sont ainsi définies par rapport à des événements majeurs. La « génération de la Grande Guerre » en Europe, marquée par le traumatisme de 1914–1918, ou la « génération 68 », symbole des bouleversements sociaux et culturels de la fin des années 1960, en sont des exemples. Dans le monde arabe, on évoque la « génération de la Nakba », forgée par la défaite palestinienne de 1948

et ses répercussions régionales. Ces catégorisations montrent que l'expérience collective et le traumatisme historique constituent des facteurs déterminants dans la construction d'identités générationnelles (Eyerman & Turner, 1998).

2. La logique alphabétique : Baby-Boom, X, Y, Z, Alpha

À partir de la seconde moitié du XXe siècle, une nouvelle logique s'impose : la catégorisation alphabétique. La génération du Baby-Boom (1946–1964) incarne l'optimisme d'après-guerre et la croissance démographique rapide. Vient ensuite la génération X (1965–1980), terme popularisé par Douglas Coupland dans *Generation X: Tales for an Accelerated Culture* (1991), associée au désenchantement post-industriel et à une certaine crise des repères. La génération Y ou Millennials (1981–1996) se distingue par sa socialisation au cœur de la mondialisation et des technologies émergentes, tandis que la génération Z

ou Gen Z (1997–2012) désigne les individus nés approximativement entre 1997 et 2012. Elle est souvent présentée comme la première cohorte à avoir grandi dans un monde profondément marqué par la connectivité numérique, ce qui lui confère une forme particulière de nativité digitale ainsi qu'une conscience sociale accrue. Contrairement à leurs prédécesseurs, les membres de cette génération n'ont pas seulement assisté à la révolution numérique : ils en ont été façonnés, évoluant au rythme de l'essor des réseaux sociaux, des smartphones et de la communication instantanée dès leurs années formatrices. Ce contexte leur a permis de développer une forte capacité d'adaptation face à l'accélération technologique, ainsi qu'une aptitude à combler les écarts intergénérationnels en matière de littératie numérique. Toutefois, si les membres de la génération Z peuvent être qualifiés de pionniers du numérique, leur expérience diffère de celle de la génération Alpha, en ce sens qu'ils sont considérés comme de véritables natifs digitaux, nés directement dans un environnement déjà saturé par l'intelligence artificielle, les algorithmes et la connectivité omniprésente. Cette dernière inaugure un nouveau cycle, symbolisé par l'usage de l'alphabet grec, afin de marquer l'entrée dans une ère façonnée par l'intelligence artificielle, la connectivité globale et la transition écologique. (McCrandle, 2014; Rezrazi, 2023).

Ces catégories ont connu un succès rapide dans les médias et le marketing, où elles servent de repères pour cibler des comportements de consommation et comprendre des valeurs collectives. Cependant, leur pertinence scientifique reste discutée : de nombreux chercheurs estiment qu'elles simplifient excessivement des réalités complexes et qu'elles masquent les différences internes liées à la classe sociale, au genre ou à la culture (Corsten, 1999).

3. Digital natives et digital migrants

Une autre typologie, proposée par Marc Prensky au début des années 2000, distingue les digital natives des digital migrants. Les premiers sont ceux qui ont grandi dans un monde entièrement numérisé, manipulant intuitivement les technologies digitales, tandis que les seconds, nés avant cette ère, doivent « migrer » vers cet univers en apprenant ses codes et ses outils. Cette distinction est devenue une référence majeure dans les sciences de l'éducation et de la communication, car elle souligne la dimension technologique de la fracture générationnelle (Prensky, 2001).

Les générations Y, Z et Alpha sont ainsi perçues comme digital natives, caractérisées par une aisance particulière dans la navigation en ligne, l'usage des réseaux sociaux et la consommation de contenus multimédias. Leur rapport au savoir, au temps et à la communication est profondément influencé par cette immersion précoce. En revanche,

les générations antérieures – X et Baby-Boom notamment – sont souvent décrites comme des digital migrants, contraints à un apprentissage plus laborieux et parfois réticent face aux bouleversements induits par les technologies. Cette dichotomie, bien qu'utile pour comprendre certaines dynamiques sociales, fait également l'objet de critiques, certains chercheurs y voyant une simplification excessive qui occulte les compétences hybrides ou les trajectoires individuelles (Bennett, Maton & Kervin, 2008).

4. Les limites des catégorisations générationnelles

Les catégorisations générationnelles – qu'elles soient alphabétiques ou technologiques – font l'objet de débats constants. Leur utilité est indéniable pour le marketing, la pédagogie et l'analyse politique, puisqu'elles permettent d'identifier des tendances collectives. Mais elles présentent des limites sérieuses : d'une part, elles risquent d'homogénéiser des populations très diverses ; d'autre part, elles tendent à occulter les inégalités structurelles au sein d'une même génération. En réalité, l'expérience générationnelle varie considérablement selon le milieu socio-économique, le contexte géographique ou les appartenances culturelles (Pilcher, 1994).

Ainsi, si les générations Z et Alpha se définissent souvent par leur immersion numérique et leur rapport critique au passé, il est essentiel de nuancer ce constat en tenant compte des multiples fractures sociales qui traversent ces cohortes. La grille générationnelle doit être envisagée comme une construction sociale et symbolique, plutôt que comme une réalité scientifique figée. Elle constitue un outil d'analyse pertinent, mais partiel, qui nécessite d'être complété par des approches psychologiques, politiques et culturelles. (France Stratégie, 2021).

III. CADRE THÉORIQUE

1. La psychanalyse et les dynamiques intergénérationnelles

L'apport de la psychanalyse à l'étude des tensions entre générations est essentiel pour comprendre les mécanismes psychiques qui sous-tendent les discours de rupture. Parmi eux, la projection occupe une place centrale : les frustrations liées au chômage, aux inégalités ou à la crise climatique sont attribuées à la génération des parents, perçue comme fautive. Ce mécanisme permet un soulagement provisoire, mais empêche une analyse structurelle plus complexe des causes sociales et économiques. La projection, telle que décrite par Freud, fonctionne ici comme une défense psychique collective, mais elle se traduit par une conflictualité accrue entre générations (Freud, 1911/1991).

Un second mécanisme, la régression, apparaît lorsque certains jeunes adoptent une posture d'adolescence prolongée face aux figures d'autorité. En rejetant en bloc les institutions issues du passé – qu'elles soient politiques, culturelles ou religieuses – ils manifestent un désir de rupture radicale, tout en révélant une difficulté à assumer l'incertitude du présent. Cette régression est décrite en psychanalyse comme un retour à des stades antérieurs du développement, mobilisé face à des angoisses collectives (Erikson, 1968). Dans le cadre intergénérationnel, elle permet une contestation symbolique de l'autorité, mais au prix d'une fragilisation des continuités historiques.

Enfin, la dynamique du parricide symbolique illustre une logique encore plus radicale : l'idée que l'avenir ne peut naître qu'à partir d'une « table rase », où tout ce qui précède est perçu comme corrompu ou inutile. Cette logique, que Freud associe au mythe œdipien, prend une dimension politique lorsqu'elle s'exprime dans des discours de rupture totale avec le

passé. Si le meurtre symbolique du père peut produire un sentiment de libération, il entraîne également la disparition de l'accumulation historique, privant la société des ressources symboliques nécessaires pour affronter la complexité contemporaine (Bettelheim, 1976).

2. La perspective psycho-sociale de Mustapha Hijazi

Le penseur libanais Mustapha Hijazi a développé, dans *L'Homme dominé* (1980) et *L'Homme gaspillé* (2005), un cadre analytique particulièrement pertinent pour comprendre les sociétés traversées par des tensions intergénérationnelles et des crises symboliques. Hijazi distingue trois figures : l'homme dominé, soumis à la contrainte et à l'oppression ; l'homme gaspillé, dont les énergies et le potentiel sont dilapidés sans se transformer en valeur ; et l'homme perdu, privé de repères, évoluant dans un vide axiologique. Ces catégories, pensées initialement pour analyser les sociétés arabes, trouvent un écho particulier dans le contexte global des générations Z et Alpha.

Appliqué à la dynamique générationnelle actuelle, ce modèle permet de comprendre la manière dont les jeunes perçoivent leurs aînés. La génération des parents est souvent assimilée à une « génération gaspillée », accusée d'avoir échoué à transmettre un avenir viable. En miroir, la génération Z ou Alpha s' imagine comme une génération salvatrice, porteuse d'une rupture radicale. Pourtant, loin de constituer une émancipation véritable, cette posture reconduit une forme de domination symbolique : l'absence de continuité historique prive les jeunes des outils symboliques et des repères nécessaires pour affronter les défis contemporains (Hijazi, 1980 ; Hijazi, 2005).

Dans cette perspective, l'illusion d'une table rase expose les jeunes au risque de devenir des « hommes perdus », selon la typologie d'Hijazi. En se coupant de la mémoire historique et des héritages collectifs, les jeunes se livrent à des identités de substitution : idéologies transnationales, cultures de consommation ou narrations numériques globalisées. Cette errance identitaire révèle que la rupture, loin de libérer, reconduit une condition de dépendance et de fragilité, mais sous des formes nouvelles (Hijazi, 2005).

3. Articulation psychanalytique et psychopolitique : les logiques de la ruse

L'articulation entre psychanalyse et théories psychopolitiques offre une grille de lecture inédite. La première met en évidence les mécanismes inconscients qui nourrissent la rupture intergénérationnelle — projection, régression, parricide symbolique — tandis que la seconde dévoile les logiques socio-politiques de gaspillage, de domination et de dépossession. Croisées, ces deux approches permettent d'interpréter la rupture non comme une révolte autonome, mais comme une ruse psycho-politique : une stratégie symbolique qui produit l'illusion de l'émancipation tout en reconduisant la jeunesse à une position de fragilité et de dépendance.

Cette ruse est particulièrement visible dans les discours médiatiques et politiques qui transforment la colère des jeunes en ressource mobilisable. Les frustrations authentiques — chômage, crise écologique, inégalités — sont traduites en slogans simplificateurs opposant systématiquement « les jeunes » aux « anciens ». Ce mécanisme binaire produit une polarisation sociale qui empêche l'élaboration de solutions structurelles. Autrement dit, la rupture générationnelle fonctionne comme un dispositif de reproduction de la dépendance, où la jeunesse est piégée entre l'illusion de la table rase et la réalité d'une domination symbolique renouvelée (Inglehart, 1997 ; Castells, 2000).

IV. DISPOSITIFS ET DYNAMIQUES DE LA RUSE PSYCHOPOLITIQUE

1. Le discours de rupture : une critique radicale du passé

Le discours de rupture porté par une partie des générations Z et Alpha s'appuie sur l'idée que les générations précédentes ont légué un monde en crise : dérèglement climatique, chômage massif, dettes publiques insoutenables, guerres et conflits persistants. Ce récit produit une polarisation nette entre « coupables » (les anciens) et « victimes » (les jeunes). Ce type de discours trouve un écho dans les mobilisations écologistes menées par des figures comme Greta Thunberg, qui dénoncent le « vol du futur » par les générations passées. Il s'agit d'un récit puissant, car il associe des souffrances réelles à une logique accusatoire qui offre une identité collective à la jeunesse (Pickard, 2019).

Cependant, ce discours présente un double effet pervers. D'un côté, il nourrit une forme de narcissisme générationnel, où les jeunes se considèrent comme moralement supérieurs au passé. De l'autre, il réduit la complexité des problèmes structurels à une opposition simplifiée entre générations, occultant les dimensions systémiques – capitalisme global, inégalités Nord-Sud, transformations technologiques – qui dépassent les individus et les cohortes. En ce sens, la rupture devient un mécanisme de dépolitisation, transformant des luttes sociales en un conflit symbolique limité (Beck, 1992).

2. La manipulation politique et médiatique

La rupture intergénérationnelle ne se comprend pas uniquement comme une dynamique spontanée ; elle est alimentée et instrumentalisée par des acteurs politiques et médiatiques. Sur le plan politique, ce discours est une ressource pour des leaders populistes qui s'appuient sur le ressentiment des jeunes pour proposer des réformes simplistes, souvent basées sur l'opposition « nouveaux » contre « anciens ». En accusant les générations passées, les jeunes deviennent une masse mobilisable, réceptive à des slogans clivants qui promettent un salut immédiat sans réflexion structurelle (Mounk, 2018).

Les médias numériques et les plateformes sociales jouent un rôle crucial dans cette dynamique. Les algorithmes privilégient les contenus polarisants, simplifiant l'histoire en récits caricaturaux : memes, vidéos courtes, sarcasmes. Cette fragmentation mémorielle réduit le passé à des images ridiculisées et offre une identité de substitution basée sur l'instantanéité. Les jeunes croient se libérer par la dérision, alors même qu'ils alimentent des logiques de consommation médiatique profitables aux grandes plateformes (Couldry & Mejias, 2019).

Sur le plan culturel, cette dynamique de rupture ouvre la voie à une domination symbolique transnationale. L'effacement des liens intergénérationnels fragilise les identités locales et facilite l'imposition de modèles culturels globalisés centrés sur l'individualisme, la consommation et l'éphémère. En ce sens, la rupture devient une porte d'entrée pour ce que Gramsci appelait l'« hégémonie culturelle », où les représentations imposées par les acteurs dominants remplacent les mémoires collectives nationales ou régionales (Gramsci, 1971/1999).

3. La rupture comme acte œdipien

La psychanalyse permet de lire la rupture intergénérationnelle comme un prolongement

du mythe œdipien : pour s'émanciper, l'enfant doit symboliquement « tuer le père ». Ce mécanisme éclaire le rejet massif des figures d'autorité parentales, politiques ou culturelles par certaines franges de la jeunesse. Dans cette logique, le passé est assimilé à un père oppresseur dont l'élimination devient une condition de la libération. Bruno Bettelheim a montré, à travers son analyse des contes, que le meurtre symbolique du père est un fantasme structurant permettant à l'enfant de se situer face à la loi. La jeunesse reproduit ce mécanisme au niveau collectif (Bettelheim, 1976).

Cependant, la psychanalyse invite à dépasser cette lecture unilatérale. Serge Leclaire a souligné que dans certaines configurations, ce n'est pas seulement l'enfant qui fantasme le meurtre du père, mais le père qui, par ses injonctions symboliques, peut « tuer l'enfant », en étouffant ses possibilités d'épanouissement. Cette inversion rappelle le récit abrahamique du sacrifice, où la transmission entre générations peut osciller entre deux extrêmes : l'enfant qui tue le père (rupture œdipienne radicale) et le père qui tue l'enfant (violence symbolique abrahamique). Dans les deux cas, la relation intergénérationnelle devient tragique, marquée par la violence plutôt que par la médiation (Leclaire, 1969).

La seule issue, selon la psychanalyse, réside dans une symbolisation médiatrice, où ni la soumission totale ni la rupture absolue ne dominent, mais où une loi commune permet la transmission et la reconnaissance mutuelle. Cette médiation symbolique est indispensable pour éviter que le conflit intergénérationnel ne se transforme en cycle de destruction réciproque. Or, dans les sociétés contemporaines dominées par les logiques médiatiques et consuméristes, cette médiation est fragilisée, laissant la place à des oppositions binaires et à des ruptures stériles (Žižek, 2008).

V. CONSÉQUENCES ET PERSPECTIVES

1. Conséquences psychologiques

Le discours de rupture intergénérationnelle entraîne des effets psychologiques ambivalents. D'une part, il nourrit un sentiment de puissance morale chez les jeunes, convaincus de détenir la légitimité historique en dénonçant les fautes du passé. D'autre part, il génère une fragilité identitaire : la perception d'avoir été « trahis » par les générations précédentes s'accompagne d'une difficulté à se projeter dans l'avenir. Cette ambivalence se traduit par une oscillation entre un narcissisme collectif – sentiment d'être la première génération vraiment consciente – et un sentiment d'impuissance face à des défis systémiques comme le climat ou les inégalités. Des enquêtes récentes soulignent une augmentation des troubles anxieux et dépressifs chez les jeunes, souvent liés à l'« éco-anxiété » et à l'incertitude socio-économique (Hickman et al., 2021).

Ces fragilités psychologiques sont renforcées par la logique numérique des réseaux sociaux, qui exacerbent la comparaison constante et la recherche de validation externe. Le rapport de la Royal Society for Public Health (2017) souligne par exemple que des plateformes comme Instagram sont fortement corrélées à l'augmentation de l'anxiété et de la dépression chez les adolescents. En réduisant l'identité à des fragments visuels et quantifiables (likes, partages), ces environnements numériques favorisent l'instabilité identitaire et la dépendance symbolique, amplifiant ainsi la fragilité psychologique déjà induite par la rupture intergénérationnelle.

2. Conséquences sociales

Sur le plan social, l'affaiblissement des liens entre générations conduit à une perte des mécanismes de transmission. Traditionnellement, le capital symbolique et les savoirs

pratiques étaient transmis verticalement : les anciens apportaient expérience et mémoire, tandis que les jeunes introduisaient innovation et énergie. La rupture fragilise cet équilibre, transformant la mémoire collective en une mémoire instantanée, façonnée par les flux numériques et caractérisée par son caractère éphémère. Des travaux sur la mémoire sociale montrent que cette perte de continuité entraîne une fragilisation du sentiment d'appartenance et une atomisation des identités (Assmann, 2011).

Cette transformation se traduit aussi par un affaiblissement des solidarités communautaires. Les sociétés reposant sur la cohabitation de générations – notamment dans le monde méditerranéen, africain et asiatique – voient émerger des tensions nouvelles autour du logement, de l'emploi et des valeurs. Le conflit symbolique entre « anciens » et « jeunes » peut, dans certains cas, se doubler d'un conflit matériel sur les ressources rares. Cette dynamique contribue à creuser les fractures sociales et à alimenter un climat de défiance généralisée (Norris & Inglehart, 2019).

3. Conséquences politiques

Politiquement, la rupture intergénérationnelle constitue un terrain fertile pour le populisme et les nouvelles formes d'« autoritarisme doux ». Les jeunes, mobilisés par des récits accusatoires simplificateurs, deviennent une masse réactive aux promesses immédiates. Dans certains contextes, cela se traduit par l'émergence de mouvements politiques radicaux portés par la jeunesse, qui rejettent les institutions existantes sans proposer de projet alternatif structuré. Cette dynamique fragilise la démocratie représentative, réduite à une compétition entre affects et slogans (Laclau, 2005).

La polarisation intergénérationnelle est également instrumentalisée par les grandes plateformes numériques, qui tirent profit de la circulation virale des contenus polarisants. Cette logique transforme les souffrances sociales en ressources économiques et politiques, inscrivant les jeunes dans un cycle de mobilisation permanente sans débouché institutionnel. Le philosophe Byung-Chul Han (2017) parle à ce titre de « psychopolitique », pour désigner une nouvelle forme de domination où le contrôle passe par la gestion des affects et des imaginaires à travers le numérique. La rupture intergénérationnelle illustre parfaitement ce mécanisme.

4. Perspectives : vers un nouveau pacte intergénérationnel

Face à ces risques, la question centrale devient celle de la reconstruction d'un pacte intergénérationnel. Plutôt que de perpétuer une logique de rupture, il s'agit de transformer la colère légitime des jeunes en projet réformateur cumulatif. Cela suppose la mise en place de dispositifs institutionnels favorisant la rencontre et le dialogue entre générations. Des expériences de « conseils intergénérationnels » existent déjà, par exemple dans certaines municipalités européennes, où jeunes et seniors participent à l'élaboration de politiques publiques locales (Council of Europe, 2020).

Sur le plan éducatif, des programmes favorisant la pédagogie de la mémoire pourraient être développés, permettant de revisiter les réussites et les échecs du passé sans tomber dans la glorification nostalgique ou le rejet total. L'objectif est de construire une mémoire critique, qui serve de levier pour l'émancipation au lieu de fonctionner comme un fardeau. Dans le domaine économique, des politiques publiques visant à renforcer la solidarité intergénérationnelle (pensions, logement, emploi des jeunes) doivent être pensées comme des investissements dans la cohésion sociale plutôt que comme des charges (World Bank, 2024).

Enfin, sur le plan symbolique, il est nécessaire de promouvoir une médiation culturelle qui dépasse les logiques binaires entre passé et avenir. Les outils numériques, loin d'être rejetés, pourraient être utilisés pour créer des archives interactives, des récits collaboratifs et des projets artistiques qui mettent en valeur la continuité historique tout en intégrant les innovations de la jeunesse. Une telle démarche permettrait d'éviter le double piège de la nostalgie paralysante et de la rupture stérile.

L'analyse de la rupture intergénérationnelle à travers les générations Z et Alpha révèle qu'il ne s'agit pas d'une simple revendication de jeunesse, mais d'un phénomène psychopolitique complexe. En mobilisant les outils de la psychanalyse (projection, régression, parricide symbolique) et la grille de lecture psycho-politique (l'homme dominé, gaspillé, perdu), on comprend que cette rupture produit moins une libération qu'un nouvel enfermement symbolique.

Le danger majeur réside dans la capacité de ce discours à transformer des souffrances légitimes – crise écologique, chômage, inégalités – en instruments de manipulation politique et culturelle. La colère devient une ressource pour les populismes et un produit de consommation pour les plateformes numériques, au lieu d'être traduite en réformes structurelles. Le résultat est une érosion du capital symbolique collectif et une vulnérabilité accrue aux influences externes.

Pourtant, cette situation ouvre aussi des perspectives. La rupture peut être déconstruite et convertie en opportunité : l'établissement d'un nouveau contrat social entre générations, fondé sur la mémoire partagée, la reconnaissance mutuelle et la co-construction de l'avenir. Loin de prôner la nostalgie du passé ou l'obsession de la table rase, il s'agit de réinventer une conscience critique équilibrée.

En définitive, la survie de la cohésion sociale dépendra de notre capacité à dépasser la ruse psychopolitique de la rupture pour construire une solidarité renouvelée. Les générations Z et Alpha, loin d'être prisonnières d'un héritage perçu comme défaillant, pourraient ainsi devenir les actrices d'une réinvention collective où la mémoire, au lieu d'être rejetée, redeviendrait un levier d'émancipation et de résilience.

VI. UN ZOOM SUR LA GÉNÉRATION Z 212 : POIDS DÉMOGRAPHIQUE ET ENJEUX PSYCHOPOLITIQUES

La jeunesse marocaine, et plus particulièrement la « Génération Z », incarne aujourd'hui à la fois un atout démographique et un défi sociopolitique majeur. Représentant plus du quart de la population nationale, cette tranche d'âge constitue une force sociale montante, mais elle demeure également la plus exposée au chômage, à la précarité et aux fragilités structurelles. Âgés de 13 à 28 ans, ces jeunes transforment leurs frustrations économiques et leurs revendications en matière d'éducation et de santé en un mode inédit de mobilisation sociale. Cet activisme, né derrière les écrans et façonné par les réseaux sociaux, trouve rapidement son prolongement dans la rue, où slogans et actions collectives acquièrent une intensité inédite

Nés entre 1997 et 2012, ils forment un ensemble de plus de 9,6 millions de Marocains. Le recensement général de 2024 confirme que le Royaume compte 36 828 330 habitants, dont 26,3 % appartiennent à cette génération, soit un poids démographique indéniable. La répartition entre les sexes est équilibrée : 4 913 601 hommes (50,9 %) contre 4 743 682 femmes (49,1 %) ; (HCP, 2024b).

Mais ce qui distingue cette génération ne se limite pas à son importance numérique. Les défis structurels sont considérables : au deuxième trimestre 2025, le chômage touchait 35,8 % des 15–24 ans et 21,9 % des 25–34 ans, alors que le taux national plafonnait à 12,8 %. À cela s’ajoute le sous-emploi, qui concerne 15,2 % des jeunes de 15–24 ans, révélant un marché du travail saturé et incapable d’absorber une main-d’œuvre pourtant qualifiée et en croissance.(HCP, 2025)

La fragilité persistante des secteurs de l’éducation et de la santé accentue ces vulnérabilités. Le Conseil économique, social et environnemental alertait dès 2024 sur la montée inquiétante des jeunes « NEET » (« ni en emploi, ni en éducation, ni en formation »). Leur nombre est estimé à 1,5 million pour la tranche 15–24 ans, et atteint 4,3 millions si l’on inclut les 15–34 ans. Selon le Haut-Commissariat au Plan (mai 2025), 39 % des jeunes de 15–24 ans appartiennent à cette catégorie, dont un quart se trouvent dans une situation d’exclusion totale.(HCP, 2024a).

I. Entre mécanismes et dynamiques psychanalytiques

L’étude de la Génération Z marocaine révèle un ensemble de dynamiques complexes où se croisent fragilités socio-économiques, contestations culturelles et processus psychopolitiques. Si cette génération représente un atout démographique certain, elle est également confrontée à des défis structurels qui nourrissent des mécanismes de rupture vis-à-vis des générations précédentes. Trois registres analytiques permettent d’éclairer ce phénomène : la projection, la régression et le parricide symbolique.

1. La projection : attribuer les échecs à la génération des aînés

Les frustrations liées au chômage endémique, aux inégalités sociales persistantes et au manque de perspectives stables sont projetées sur les générations précédentes. Celles-ci sont accusées d’avoir « gaspillé » l’avenir, en tolérant la corruption, en consolidant des logiques de rente et en transmettant un héritage socio-économique jugé insoutenable. Cette logique rejoint la figure de l’homme gaspillé développée par Mustapha Hijazi : un individu dont le potentiel est dilapidé sans être valorisé. Ainsi, la jeunesse marocaine reproche à ses aînés non seulement leurs échecs, mais aussi leur incapacité à transmettre une mémoire collective mobilisable pour le futur.

2. La régression : le désengagement face à l’incertitude

Un second mécanisme est celui de la régression. Confrontés à un marché du travail bloqué et à des institutions perçues comme inefficaces, certains jeunes adoptent des postures de retrait : déscolarisation, désengagement citoyen ou rejet global des structures politiques et sociales. Cette régression fonctionne comme une défense psychique collective, permettant d’éviter l’angoisse liée à l’incertitude. Elle traduit un retour à des postures adolescentes prolongées, où la revendication de rupture remplace l’élaboration de solutions concrètes. Si elle exprime une volonté de contestation, elle révèle également une vulnérabilité identitaire et une difficulté à transformer la colère en projet collectif.

3. Le parricide symbolique : la rupture radicale avec le passé

Enfin, un troisième mécanisme prend la forme d’un parricide symbolique. Le rejet global des figures parentales, institutionnelles et culturelles se cristallise dans des slogans radicaux tels que : « pourquoi nous avoir mis au monde ? ». Ce discours traduit une volonté de table rase, où tout héritage du passé est perçu comme inutile ou corrompu. Mais cette

rupture s'accompagne d'un coût élevé : l'affaiblissement de la continuité historique et de la mémoire collective. En refusant l'héritage des générations précédentes, la jeunesse se prive des ressources symboliques et culturelles nécessaires pour affronter la complexité contemporaine. L'acte de « tuer symboliquement le père » procure un sentiment temporaire de libération, mais fragilise le tissu social et accentue la fracture intergénérationnelle.

II. La logique de la ruse psychopolitique

L'analyse de la Génération Z marocaine ne peut se comprendre sans prendre en compte la logique de la ruse psychopolitique. Les réseaux sociaux, en amplifiant les discours de rupture et en privilégiant les récits polarisants, transforment la colère des jeunes en ressource symbolique et politique. Ils donnent l'illusion d'une émancipation totale, alors même qu'ils reconduisent une dépendance accrue aux logiques globales de consommation et aux algorithmes des plateformes numériques.

4. Une ambivalence entre désillusion et audace

Cette marginalisation nourrit une contestation sociale hybride : à la fois virtuelle et réelle, locale et transnationale. Génération native du numérique, la jeunesse marocaine maîtrise parfaitement les outils technologiques et transforme les plateformes sociales en arènes politiques où se forgent slogans, récits et mobilisations. Leur leitmotiv implicite — « nous n'avons rien à perdre » — illustre cette radicalité. L'émigration clandestine, vécue à la fois comme fuite et comme pari sur un avenir meilleur, symbolise cette ambivalence : entre désillusion face à un horizon bloqué et audace de chercher ailleurs des alternatives.

III. Quelles voies de sortie ?

Face à ces réalités, une question demeure : que faire ? Les problèmes structurels qui affectent cette génération — emploi, éducation, santé — nécessitent des réformes profondes et de long terme, mais aussi des mesures immédiates pour améliorer la gestion et la qualité des services existants. Conceptuellement, il s'agit de dépasser la logique du conflit intergénérationnel, où le passé est perçu comme oppresseur, pour construire un pacte intergénérationnel fondé sur trois axes :

1. la reconnaissance mutuelle entre générations, évitant à la fois la nostalgie paralysante et la table rase stérile ;
2. l'investissement social et éducatif, garantissant une meilleure inclusion des jeunes dans l'économie et dans la citoyenneté active ;
3. la médiation symbolique, où mémoire collective et innovation se rencontrent pour produire des récits communs porteurs d'avenir.

Ainsi, loin de constituer uniquement une crise, la Génération Z marocaine pourrait devenir un acteur central d'un nouvel équilibre social et politique, à condition que son énergie soit traduite en projet collectif plutôt qu'en rupture stérile.

BIBLIOGRAPHIE

- Assmann, J. (2011). *Cultural Memory and Early Civilization: Writing, Remembrance, and Political Imagination*. Cambridge University Press.- Beck, U. (1992). *Risk Society: Towards a New Modernity*. Sage Publications.
- Bennett, S., Maton, K., & Kervin, L. (2008). The 'digital natives' debate: A critical review of the evidence. *British Journal of Educational Technology*, 39(5), 775–786. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8535.2007.00793.x>
- Bettelheim, B. (1976). *The Uses of Enchantment: The Meaning and Importance of Fairy Tales*. Vintage Books.
- Castells, M. (2000). *The Rise of the Network Society* (2nd ed.). Wiley-Blackwell.
- Couldry, N., & Mejias, U. A. (2019). *The Costs of Connection: How Data Is Colonizing Human Life and Appropriating It for Capitalism*. Stanford University Press.
- Council of Europe. (2020). *Youth work and intergenerational dialogue*. Strasbourg: -Council of Europe Publishing. <https://pjp-eu.coe.int/en/web/youth-partnership/intergenerational-dialogue>
- Corsten, M. (1999). The Time of Generations. *Time & Society*, 8(2–3), 249–272. <https://doi.org/10.1177/0961463X99008002004>
- Eyerman, R., & Turner, B. S. (1998). Outline of a Theory of Generational Consciousness. *European Journal of Social Theory*, 1(1), 91–106. <https://doi.org/10.1177/136843198001001007>
- Erikson, E. H. (1968). *Identity: Youth and Crisis*. W. W. Norton & Company.
- France Stratégie. (2021). *Jeunes, générations et inégalités*. Paris: France Stratégie. <https://www.strategie.gouv.fr/publications/jeunes-generations-inegalites>
- Freud, S. (1991). *Psycho-Analytic Notes on an Autobiographical Account of a Case of Paranoia (Dementia Paranoides)*. In *Case Histories II (PFL 9)*. Penguin. (Original work published 1911).
- Gramsci, A. (1999). *Selections from the Prison Notebooks*. International Publishers. (Original work published 1971).
- Han, B.-C. (2017). *Psychopolitics: Neoliberalism and New Technologies of Power*. Verso Books.
- Hickman, C., Marks, E., Pihkala, P., Clayton, S., Lewandowski, R. E., Mayall, E. E.,
- Wray, B., Mellor, C., & van Susteren, L. (2021). Climate anxiety in children and young people and their beliefs about government responses to climate change: A global survey. *The Lancet Planetary Health*, 5(12), e863–e873. [[https://doi.org/10.1016/S2542-5196\(21\)00278-3](https://doi.org/10.1016/S2542-5196(21)00278-3)](<https://doi.org/10.1016/S2542-5196%2821%2900278-3>)

-
- Inglehart, R. (1997). *Modernization and Postmodernization: Cultural, Economic, and Political Change in 43 Societies*. Princeton University Press.
 - Laclau, E. (2005). *La raison populiste*. Fayard.
 - Leclair, S. (1969). *On tue un enfant*. Seuil.
 - Mannheim, K. (1952). *Essays on the Sociology of Knowledge*. Routledge & Kegan -Paul. (Original work published 1928).
 - McCrindle, M. (2014). *The ABC of XYZ: Understanding the Global Generations*. McCrindle Research.
 - Mounk, Y. (2018). *The People vs. Democracy: Why Our Freedom Is in Danger and How to Save It*. Harvard University Press.
 - Norris, P., & Inglehart, R. (2019). *Cultural Backlash: Trump, Brexit, and Authoritarian Populism*. Cambridge University Press.
 - World Bank. (2024). *Policies for Inclusive Growth: Strengthening the link between economic growth and equity*. Background Policy Note prepared for G20 Framework Working Group. July 2024
 - Pickard, S. (2019). *Politics, Protest and Young People: Political Participation and Dissent in Britain in the 21st Century*. Palgrave Macmillan.
 - Pilcher, J. (1994). Mannheim's sociology of generations: An undervalued legacy. *British Journal of Sociology*, 45(3), 481–495. <https://doi.org/10.2307/591659>
 - Prensky, M. (2001). Digital Natives, Digital Immigrants. *On the Horizon*, 9(5), 1–6. <https://doi.org/10.1108/10748120110424816>
 - Royal Society for Public Health. (2017). *StatusOfMind: Social media and young people's mental health*. London: RSPH. <https://www.rsph.org.uk/our-work/campaigns/status-of-mind.html>
 - Twenge, J. M. (2017). *iGen: Why Today's Super-Connected Kids Are Growing Up Less Rebellious, More Tolerant, Less Happy—and Completely Unprepared for Adulthood*. Atria Books.
 - Žižek, S. (2008). *Violence: Six Sideways Reflections*. Picador.
 - Haut-Commissariat au Plan (HCP). (2024a). *Les indicateurs sociaux du Maroc – Édition 2024*. Rabat : HCP.
 - <https://tanmia.ma/wp-content/uploads/2024/04/Les-indicateurs-sociaux-du-Maroc-Edition-2024.pdf>
 - Haut-Commissariat au Plan (HCP). (2024 b, 15 mai). *Les Brefs du Plan n°29 : Profils et déterminants des jeunes NEET au Maroc*. Rabat : HCP.
 - https://www.hcp.ma/Les-Brefs-du-Plan-N-29-15-Mai-2024_a3883.html
 - Haut-Commissariat au Plan (HCP). (2025). *Marché du travail au Maroc – Résultats trimestriels 2025*. Rabat : HCP. [en ligne, consulté]

مراجع عربية :

- حجازي، مصطفى (1980). (Hijazi). التخلف الاجتماعي: مدخل إلى سيكولوجية الإنسان المقهور. بيروت: مركز دراسات الوحدة العربية.
- حجازي، مصطفى (2005). (Hijazi). الإنسان المهدور: دراسة تحليلية نفسية اجتماعية. بيروت: المركز الثقافي العربي.
- حجازي، مصطفى (2006). (Hijazi). الصحة النفسية: منظور دينامي تكاملي للنمو في البيت والمدرسة. بيروت: دار العلم للملايين.
- حجازي، مصطفى (2007). (Hijazi). الأسرة وصحتها النفسية: المقومات، الديناميات، العمليات. بيروت: دار العلم للملايين.
- حجازي، مصطفى (2009). (Hijazi). إطلاق طاقات الحياة: قراءات في علم النفس الإيجابي. بيروت: المركز الثقافي العربي.
- حجازي، مصطفى (2012). (Hijazi). حصار الثقافة: بين القنوات الفضائية والدعوة الأصولية. بيروت: المركز الثقافي العربي.
- حجازي، مصطفى (2014). (Hijazi). العصبية وأفاتها: هدر الأوطان واستلاب الإنسان. بيروت: المركز الثقافي العربي.
- حجازي، مصطفى (2015). (Hijazi). الحدث الجانح: الخصائص، التقويم الشامل، ومتطلبات التأهيل. بيروت: دار الفكر.
- حجازي، مصطفى (2017). (Hijazi). لماذا العرب ليسوا أحراراً؟ بيروت: المركز الثقافي العربي.
- حجازي، مصطفى (2018). (Hijazi). الفحص النفسي: مبادئ الممارسة النفسية (تقنياتها، خطواتها، وإشكالاتها). بيروت: دار العلم للملايين.

À PROPOS DE L'AUTEUR

EL MOSTAFA REZRAZI



El Mostafa Rezrazi est professeur de gestion de crise et d'études sur la sécurité et Senior Fellow au Policy Center for the New South. Son travail se concentre sur le terrorisme, la sécurité et les études sur l'Asie de l'Est. Ses domaines d'expertise couvrent les affaires afro-asiatiques, les études stratégiques et de sécurité, le terrorisme, l'extrémisme et la déradicalisation, principalement du point de vue de la psychologie criminelle, juridique et médico-légale. Il a obtenu son doctorat en affaires régionales et internationales à l'Université de Tokyo en 1998, puis un doctorat à l'Université Mohammed V sur les dynamiques psychologiques des kamikazes (2014). Il est directeur exécutif de l'Observatoire marocain de l'extrémisme et de la violence et directeur du Centre africain d'études asiatiques à Rabat. Il est actuellement professeur invité à l'Université Mohammed V de Rabat. En 2017, il a été nommé coordinateur du groupe de recherche OBOR Chine-Maroc et membre du conseil consultatif de l'Institut d'études euro-africaines de l'université Hanyang de Séoul, en Corée du Sud. M. Rezrazi est président, pour le deuxième mandat, de l'Association marocaine d'études asiatiques. Il a été professeur distingué à la faculté de droit de l'université de Sapporo Gakuin (Japon), professeur et directeur adjoint de l'Institut des relations internationales de l'université Haboromo d'Osaka (Japon). Il a également été analyste politique au Centre d'études et de recherches stratégiques des Émirats à Abou Dhabi, ainsi que chercheur invité à l'université de Princeton (États-Unis).

À PROPOS DU POLICY CENTER FOR THE NEW SOUTH

Le Policy Center for the New South: Un bien public pour le renforcement des politiques publiques. Le Policy Center for the New South (PCNS) est un think tank marocain dont la mission est de contribuer à l'amélioration des politiques publiques, aussi bien économiques que sociales et internationales, qui concernent le Maroc et l'Afrique, parties intégrantes du Sud global. Le PCNS défend le concept d'un « nouveau Sud » ouvert, responsable et entreprenant ; un Sud qui définit ses propres narratifs, ainsi que les cartes mentales autour des bassins de la Méditerranée et de l'Atlantique Sud, dans le cadre d'un rapport décomplexé avec le reste du monde. [Lire plus](#)

Les opinions exprimées dans cette publication sont celles de l'auteur.

Policy Center for the New South

Rabat Campus of Mohammed VI Polytechnic University,
Rocade Rabat Salé - 11103
Email : contact@policycenter.ma
Phone : +212 (0) 537 54 04 04
Fax : +212 (0) 537 71 31 54



THINK • STIMULATE • BRIDGE

www.policycenter.ma

